

L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien

Colette Pétonnet

Citer ce document / Cite this document :

Pétonnet Colette. L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien. In: L'Homme, 1982, tome 22 n°4. Etudes d'anthropologie urbaine. pp. 37-47;

doi : 10.3406/hom.1982.368323

http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1982_num_22_4_368323

Document généré le 29/03/2016

L'OBSERVATION FLOTTANTE L'EXEMPLE D'UN CIMETIÈRE PARISIEN

par

COLETTE PÉTONNET

L'ethnologie urbaine est encore à faire. Tenter sa théorisation serait donc prématuré, et il faut au contraire accepter l'inconfort de ses tâtonnements. Cependant elle existe depuis assez de temps pour que ses essais autorisent quelques réflexions théoriques. Le concept qui s'est imposé se révèle d'ailleurs insatisfaisant en ce qu'il suggère une dichotomie rigide à l'intérieur d'une même société. Le phénomène des supermarchés implantés à la périphérie des villes et drainant de nombreux chalands tant citadins que paysans est-il urbain ou appartient-il au monde industriel ? Convient-il d'isoler des phénomènes urbains ? Mieux vaudrait parler de l'ethnologie du monde moderne. Le pouvoir révélateur des autres sociétés incline à porter sur la nôtre un regard autre que celui de la rationalité. Mais cela ne résout pas les difficultés méthodologiques, et les problèmes épistémologiques n'ont pas fini d'être débattus par les chercheurs aux prises avec l'enquête. Si le concept, réducteur, d'ethnologie urbaine s'impose avec succès, c'est peut-être précisément parce qu'il réduit aux dimensions urbaines une réalité trop vaste. C'est pourquoi il n'y a pas péril à l'accepter provisoirement.

La ville est connue depuis ses origines pour contenir, ou détenir, l'autorité — civile, militaire, religieuse —, le commerce et l'industrie, et se nourrir des campagnes. Elle est depuis toujours le lieu de tous les brassages, du mouvement incessant, de la circulation incontrôlable des hommes et des choses, de la multitude en somme. Comment l'aborder ? Il est probablement aussi fallacieux de l'envisager comme une unité sociale que de croire qu'un quartier est une partie séparable du tout. Les villes sont en rapport les unes avec les autres, et qui étudie le commerce se verra immédiatement projeté hors des frontières nationales.

Étudier divers milieux — professionnels, religieux, étrangers... — est certainement l'une des manières les plus sûres de ne pas prendre de risque, c'est-à-dire de rester fidèle à la démarche ethnologique. Pénétrons dans une de ces entreprises familiales du faubourg Saint-Antoine dont l'enseigne annonce : « Untel frères,

successeurs de leur père et grand-père », et nous aurons le loisir d'explorer les réseaux parentaux de l'alliance, les circuits économiques, la technologie, son évolution et sa transmission, et d'observer des pratiques relevant de l'idéologie, de la religion ou de la fête ; bref, nous atteindrons un phénomène social total. Et si l'on préfère commencer une enquête par la connaissance intime du temple qui réunit des gens divers, le résultat obtenu sera similaire.

Cette méthode doit donc être sauvegardée car elle contribue efficacement à la compréhension de notre société. Cependant, dans ce type d'enquête, l'urbain n'est qu'une interférence, il prend la forme de trajets préférentiels, de territoires : tel quartier, telle église, tel marché ou club représentent un aspect de la ville. Il s'agit d'études *dans* la ville au travers desquelles celle-ci peut n'apparaître qu'en contrepoint ou anecdotiquement. Il est vraisemblable que dans l'étude des Laotiens de Melun¹ la ville n'apparaît pas au premier plan. Mais, à supposer que, pour une ville donnée, tous les milieux soient étudiés, le crible laisserait passer quantité d'objets urbains, du mobilier² aux transports en commun et aux lieux publics ou, en d'autres termes, des endroits fréquentés par des individus généralement inconnus les uns des autres.

Une multitude d'inconnus ne suscite pas traditionnellement l'intérêt de l'ethnologue. Or, des lieux de passage sans destination particulière, des espaces publics dépourvus d'obligations sont à coup sûr un phénomène urbain. Là se situe un dilemme que le chercheur devra affronter sans guide et sans modèle. Rechercher la cohérence des liens entre les êtres évacuerait en effet le phénomène, proprement urbain, de la rencontre : non une rencontre espérée dans un cercle d'interconnaissance, pas plus que celle d'un visage « connu de vue » livrée au hasard d'un croisement, mais la rencontre nue, entre gens privés de tout autre contexte que celui de leurs vêtements, et qui consiste à adresser la parole à quelqu'un dont on ne sait ni d'où il vient ni ce qu'il fait, dont on ne sait rien. Serait évacuée en même temps la dimension de l'anonymat, comme si elle était négative ou nuisible. Or il faut la prendre en compte. Dans la ville, « on voit du monde », « il y a du monde ». C'est ce qu'apprécient les paysans qui s'y rendent ou y vivent désormais. Que disent les émigrés portugais ? « Certains d'entre nous font des bêtises ici parce que personne ne les regarde, tandis qu'au village... »

L'espace urbain appartient à tout le monde. Marcher dans la rue sans y saluer personne, traverser incognito la foule liquide, tels sont les droits des citoyens. Quel besoin ont certains d'être — ou de se dire — nostalgiques des ragots de village ? La ville, c'est la liberté.

Si la foule a été étudiée comme une unité psychologique, si la syntaxe oscille entre une totalité considérée collectivement et une pluralité considérée individuel-

1. Thèse de 3^e cycle en cours de Catherine Baix.

2. L'évolution de la forme et de la disposition des sièges publics devrait notamment faire l'objet d'une étude ethnographique car ils participent de l'histoire des mentalités.

lement³, les rencontres entre simples passants n'ont pas livré les secrets de leurs rites. Et c'est peut-être à l'ethnologue de les surprendre.

Les lignes qui vont suivre proposent un essai à ses débuts, dans un état d'inachèvement compréhensible puisque les matériaux ont été recueillis au cours d'une brève période du mois de mars 1982. La méthode utilisée est celle que nous qualifions d'« observation flottante » et à laquelle nous nous essayons depuis quelque temps, au long des trajets parisiens qu'imposent les activités quotidiennes ou le besoin de mouvement qu'éprouve le sédentaire. Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes. Il va sans dire que pour obtenir de soi-même cette disponibilité attentive, il faut se garder de l'influence de penseurs contemporains, tel J. Baudrillard qui dénonce les « citadins séparés et indifférents », la « ville-ghetto », la « désocialisation », la « socialité urbaine abstraite »⁴. (Comment une socialité peut-elle être abstraite ?)

L'ethnologue travaille, comme à l'accoutumée, dans un temps et un espace précis. Il est des lieux tellement connus par habitude qu'on ne leur prête nulle attention. Il en est d'autres tellement étudiés que l'on ne pense pas qu'ils puissent révéler autre chose que ce qui a déjà été écrit.

*

Les cimetières n'ont rien de spécifiquement urbain, toute communauté possédant le sien, et ils ont été, selon Émile Poulat⁵, beaucoup plus étudiés que les rites funéraires parce qu'ils sont à la jonction de l'épigraphie et de la sémiotique. Le cimetière du Père-Lachaise présente la particularité d'abriter un grand nombre de personnages célèbres. Il est régulièrement visité par les touristes. Pour toutes ces raisons il n'entrait pas dans nos préoccupations.

Mi-février, une première visite eut simplement pour but de vérifier l'information d'une étudiante concernant la dévotion populaire dont la tombe d'un fameux spirite, Allan Kardec, était l'objet. Le chercheur prit la précaution de ne pas se munir de plan afin d'avoir à demander son chemin. La vérification fut vite faite, la première personne rencontrée ayant indiqué l'emplacement de la tombe, effectivement très fleurie, et entourée de gens en méditation. Mais il était tard et l'imminence de la fermeture⁶ interdit d'observer autre chose. Toutefois, non loin de

3. « Une foule de visiteurs est venue — Une foule de gens pensent que... » (définition du Robert).

4. J. BAUDRILLARD, *L'Échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.

5. Entretien avec l'auteur.

6. 17 h 30 l'hiver.

l'entrée, un vieil homme guidait trois femmes d'une cinquantaine d'années au milieu des tombes. Elles se penchaient sur une inscription, il donnait des explications. Il indiqua du bras une stèle bordée de fleurs fraîches ainsi gravée : À FRED. CHOPIN. « Voilà Chopin », dit-il sobrement. — Ah oui ! Tiens ! Alfred Chopin ! » fit l'une des femmes et l'autre ajouta à notre intention : « Il est du quartier, il connaît tout, il y passe tous ses après-midi, c'est son jardin. » Puis il fallut franchir la porte, mais la décision était prise de revenir flâner.

Quiconque entre au Père-Lachaise est frappé par la beauté du parc ancien, peuplé d'arbres et d'oiseaux, qui épouse la colline de Charonne et fut ouvert aux sépultures en 1804. L'air y est vif, moins pollué que sur le boulevard.

Au pied de la chapelle, à mi-hauteur, s'étend un carré de gazon bordé de bancs, tous occupés par des vieilles qui bavardent, des jeunes gens qui lisent, des femmes enceintes qui tricotent. Autour de la rotonde de Casimir Périer d'où les allées partent en étoile, les bancs aussi sont pleins. Un coup d'œil suffit pour voir que ce cimetière sert de jardin public, à cela près qu'on n'y trouve pas de marchand de ballons ou de friandises et que les enfants n'ont pas le droit de venir jouer seuls. C'est un espace non associé à la consommation, sauf à celle des fleurs, qui lui est spécifique, un espace où tout est repérable et daté mais où se mêlent synchronie et diachronie. Non seulement une tombe neuve prend place auprès d'une stèle envahie de lierre, mais un nouveau défunt entre dans un tombeau ancien. 1842 et 1979 sont gravés côte à côte. Le temps, ici, a un étrange parfum.

Le chercheur marcha longtemps, par un après-midi ensoleillé, découvrant Balzac ou Géricault au hasard des allées qui s'appellent ici avenues ou chemins. Il médita sur l'architecture funéraire, déchiffra des épitaphes, lut des symboles, maçonniques entre autres, apprécia des sculptures, se laissant aller au charme du cimetière. Il marqua un temps d'arrêt devant le gisant de Victor Noir assassiné, très réaliste, en bronze et poli par les attouchements sur le front, le nez, les lèvres, et à l'endroit du sexe dont le sculpteur n'a pas omis de représenter le léger renflement. Il se souvint que le buste de A. Kardec était d'un jaune brillant.

Puis il redescendit vers l'entrée. Au même endroit que l'autre jour, le vieil homme bavarde avec des marbriers, et des fossoyeurs le saluent en passant. Sur ses conseils, deux femmes remontent l'allée et nous invitent à « aller voir une artiste enterrée la veille ». Des fleurs somptueuses jonchent quatre mètres carrés. Les femmes se penchent, admirent, lisent les cartes des fleuristes et les rubans de deuil. Sur l'un d'eux : « Théâtre Marie Bell ». En estimant le nombre, la qualité et le prix des fleurs, elles supputent l'âge de la défunte (« elle était jeune »), ses goûts (« elle aimait le bleu, la pauvre chérie, voyez ces coussins d'iris ») et l'affection dont elle était entourée. A quelques pas de là, sur une autre fosse, elles se livrent à la même estimation, du prix des fleurs à la considération familiale et sociale. Sur une plaque provisoire un nom est calligraphié en anglaises : Walter. « C'est un M ou un V ? », demande la femme en cape, la plus volubile des deux.

Puis, comme nous sommes près de la sortie et qu'il est presque l'heure de la fermeture, elles offrent de montrer quelques-unes des tombes célèbres les plus proches : Carita, puis Colette dont la dalle de granit porte ce seul prénom. « Regardez derrière », exigent-elles, « il y a sa carte d'identité. » « Je la connaissais pas, moi, Colette, avant », dit la femme en cape, « mais j'ai été voir sa pièce, samedi, avec Michèle Morgan. — Quelle pièce ? — Ben ! *Chéri*, qu'on donne aux Variétés, sur le boulevard. C'était bien joué. » Il faut aussi voir la dalle nue de Pierre Brasseur. « C'est lui qui ne voulait pas de fleurs, mais son fils pourrait quand même mettre un pot. A ce point-là, ça ne se fait pas. » Une main anonyme a planté dans le sable de l'allée, contre la dalle, un petit bouquet de violettes en plastique. Devant une tombe chinoise, noire, en forme de pagode, gravée de lettres d'or surmontées de dragons, un vieux monsieur surgit, admiratif : « Ca vaut très cher, parce qu'il faut les graver à la main. Pour les lettres françaises, il y a des modèles, des machines, mais pour elles il faut trouver des ouvriers. » Il répète : « c'est fait à la main », comme s'il était reconnaissant aux exigences chinoises de perpétuer l'existence des artisans.

L'une des femmes prend l'autobus pour le XVII^e arrondissement. L'autre descend à pied la rue de la Roquette et confie en marchant : « J'ai pas beaucoup d'instruction. Depuis que je suis en retraite, je vais presque tous les jours au Père-Lachaise quand il fait beau. C'est un beau parc, et les morts ne sont pas bien gênants. C'est fou ce que j'y ai appris. C'est là que je m'instruis. »

Ainsi le cimetière est un parc où il fait bon découvrir les tombeaux de ceux qu'on ignorait, mesurer la ferveur et la notoriété, lire la vie des Grands comme dans un magazine, et qui rend la rencontre facile, chacun ayant tout à tour à transmettre ou à demander.

3 mars. — Le temps froid et couvert raccourcit une nouvelle exploration solitaire. Le vieil homme, bien emmitoufflé, est assis sur un banc à l'endroit habituel. Il a quatre-vingt-sept ans et vient par tous les temps. Il est intarissable et récite le cimetière, « ses 44 hectares, ses douze mille arbres et ses deux cents chats (pour les chats il y a des dames), les 25 000 cases du colombarium (le crématorium ne se visite pas, mais si vous donnez la pièce aux fossoyeurs...). Il coûte plus cher de se faire enterrer au bord de l'allée que derrière ». On peut évidemment s'interroger sur son rapport à sa propre mort. Mais tel n'est pas notre propos. Est-il parisien ? « Et comment ! » Il est né rue de Clignancourt. La femme en cape arrive d'en haut. Elle médite des gardiens et raconte les potins qui circulent au sujet des spirites. Il commence à pleuvoir mais elle s'assoit sur le banc et tous deux restent à deviser sous leurs parapluies qui se touchent.

C'est lui le vrai gardien, toujours là, sachant tout, et veillant sur le lieu sacré.

8 mars. — Un petit groupe s'est formé autour de deux femmes qui mettent de la nourriture dans des écuelles qu'elles dissimulent dans les caveaux abandonnés

et au creux des arbres. Un visiteur leur signale un chien errant. Elles vitupèrent contre ceux qui renversent exprès les écuelles, et expliquent leur rôle : elles évitent que les chats ne se contaminent, apportent des antibiotiques, ont parfois recours au vétérinaire (il leur faut alors capturer les bêtes malades). Personne ne leur donne de subsides. Elles sont approuvées. Une dame s'est arrêtée pour demander Chopin. Une autre nous entraîne dans sa promenade : après la rotonde un escalier débouche sur un chemin de ronde bordé de bosquets, entre deux niveaux de sépultures. « Il est en terre, on se croirait dans un vrai parc, on voit le printemps arriver. » Le chemin longe des mausolées baroques, des femmes de pierre éplorées. M^{me} M. lit les noms, commente le tombeau de la baronne Strogonoff et raconte sa vie en marchant. Elle était danseuse, un mal l'a terrassée il y a trente ans, ruinant sa musculature et lui laissant des troubles de l'équilibre : « Je triche, ce parapluie est une canne, sans elle, je tomberais. » Le fil de son discours, entrecoupé d'épisodes de sa vie et de réflexions sur les tombes, est impossible à reconstituer. Mais en arrivant dans le « coin des Maréchaux », elle dit : « Ah ! y a de quoi s'instruire ici, vous savez ! On peut la réviser son histoire ! », et elle raconte derechef l'origine des crêpes Suzette ainsi baptisées par le Prince de Galles du nom de sa maîtresse. Mais il ne s'agit pas seulement d'anecdotes. Lorsqu'elle lit les noms, elle cherche inlassablement à réunir les couples, à retrouver les alliances et les filiations. « La famille de celui-ci n'est pas éteinte, regardez : 1976. » Puis il y a un intermède-chat. Elle en appelle deux, sort une boîte de son sac, leur verse un peu de nourriture à l'aide d'une brindille ramassée, ce qui ne l'empêche pas de livrer ses opinions : « Moi, je ne suis pas pour Napoléon. Il a laissé la France exsangue, et tous ces cadeaux, princesse de Naples, roi de Rome, je t'en foutrais ! » Le passé est estimé au présent.

Il y a aussi des tombes où ses pas la conduisent souvent : « Je vous ferai connaître mes amoureux, un couple qui s'est aimé toute la vie, c'est beau, non ? J'ai aussi une petite, jolie, il y a la photo. Mourir à dix-huit ans d'une balle perdue à la Libération, c'est pas acceptable, alors je vais la voir, je l'imagine, j'ai l'impression de bien faire. »

Ainsi le peuple vient s'instruire — le mot revient obstinément — dans ce livre ouvert du savoir et de l'imaginaire où chacun peut puiser à sa guise, vibrer à sa façon. Personne ne fuit le contact éphémère devant les tombes que leur célébrité a rendues publiques. Et tous s'émerveillent de cette fidélité fervente dont ils participent : « Chopin, il a toujours des fleurs fraîches, j'en suis sûre, je les ai touchées ; c'est normal après ce qu'il nous a laissé. » Ce qui est abordé là appartient aux cultures populaires, demeurées l'une de nos préoccupations, et dont nous avons montré ailleurs qu'elles ne dissocient pas l'affectif du savoir.

La visite suivante est destinée à enquêter sur cette « instruction publique » diffusée au Père-Lachaise. Un couple s'arrête devant l'épithaphe de Desjardins, blessé à la Moskowa : « Que l'on honore encore / Les vainqueurs à tant de batailles. »

Elle : « C'est marqué, ça, sur ton livre de Napoléon ? » Lui : « J'crois pas. Il faudra que je regarde. »

Que peut-on apprendre d'autre que les guerres et la parenté des personnages historiques ? On peut réviser ses départements (né à Bard, Côte-d'Or), s'initier à la philosophie : « Agir comme s'il n'y avait au monde que sa conscience et Dieu », à la langue ancienne qui ne mettait pas encore de « t » à « enfans » en 1827 et disait : « Ici repose Dame Achille », relire les poètes, quelques vers de Baudelaire gravés çà et là, progresser dans les sciences et la littérature avec les inventeurs et les œuvres citées, mieux connaître les institutions, les titres du défunt figurant in extenso, et former son jugement esthétique. Les sculptures sont nombreuses et M^{me} M. dit : « On peut savoir, quand c'est à peu près les mêmes dates, si c'est le même sculpteur en regardant les visages des femmes. Ils se ressemblent parce que le sculpteur représente toujours la femme qu'il aime, même sans le faire exprès. » Il n'y a guère que la religion qui soit absente, paradoxalement, symboliquement représentée par la croix ou l'étoile de David, avec quelques injonctions à la prière. Les prélats semblent rares. On peut se constituer en somme de quoi faire bonne figure en société ou gagner au jeu des mille francs. Le Père-Lachaise est une encyclopédie.

Mais le chercheur est dérangé par deux « dames aux chats » déjà rencontrées. Il offre de participer aux dépenses et se voit aussitôt embauché avec les consignes suivantes : « Vous ne mettrez jamais de nourriture sur les tombes, il y a toujours des assiettes ou des boîtes cachées dans les chapelles, vous apporterez ce que vous avez, même des restes de nouilles, et vous me trouverez toujours, vers trois heures, en bas à Colette ou ici à Ginette Neveu, l'autre dame est en haut à Kardec. Faut bien se partager le terrain, on n'est qu'une dizaine en tout. »

Elles se repèrent par rapport aux tombes qui donnent leur nom aux secteurs qu'elles se sont tracés. Le nom des chemins ne sert à rien. Du cimetière elles ont une autre connaissance : « Vous êtes montée aux Maréchaux ? Vous avez vu les pédés ? Quand ils ont une clé accrochée, ça veut dire qu'ils sont libres. Y a de la verdure là-haut et des grandes chapelles toutes quasiment abandonnées... — Vous en savez des choses ! — On a appris depuis le temps qu'on vient. Vous aussi, vous verrez ! si vous prenez le virus. »

Elles connaissent tous les chats qui viennent au rendez-vous, mouchent les jeunes qui ont le coryza, leur donneront une pilule demain. Elles empêchent la prolifération en chloroformant les nouveau-nés, « quand elles le peuvent car les chattes se méfient ». Elles sont gardiennes de troupeau, en somme, au service de la communauté.

Nous sortons ensemble mais il leur faut encore « nourrir les chats de la rue du Repos dont personne ne s'occupe ». Des observations mémorisées antérieurement convergent alors : sur la place d'Aligre il y a un grainetier qui vend tout ce qu'il faut pour les oiseaux et les chats. Une petite vieille demande si le Gourmet est meilleur que le Ron-Ron. Son chat est difficile ? « Oh non ! Elle n'a pas de chat,

mais le dimanche elle offre une boîte à ceux de la rue Beccaria. C'était pour les changer un peu. » Passage de la Main-d'Or, le dimanche matin, une femme remplit des écuelles qu'elle dispose sous les voitures en stationnement, à l'aide d'un bâton qu'elle range ensuite dans la cavité destinée à recevoir les volets d'une boutique. Habite-t-elle ici ? « Non, rue d'Aligre. Dimanche dernier quelqu'un a mis de la merde aux deux bouts de son bâton, pour l'empêcher de nourrir les chats de la Main-d'Or. »

Ainsi la société parisienne entretient un troupeau de félins semi-sauvages dont des gardiennes bénévoles se répartissent les territoires, de préférence à l'écart de leurs voisins immédiats, cette activité déclenchant de sourds conflits exprimés de manière non verbale dans l'anonymat urbain. Nouvelle piste, nouvelle recherche. Mais revenons au cimetière.

16 mars. — Il fait beau mais le loisir de prendre des notes ne durera pas longtemps. Derrière le monument, en forme de lampadaire, de l'inventeur de l'éclairage des villes (Windsor), surgit un petit père, bien conservé pour son âge avancé. « Ah ! il y a de quoi s'instruire, ici, sur tout », dit-il. « Vous voyez, là, en contrebas, deux petites femmes sculptées, et entre les deux une locomotive ? C'est Seguin, l'inventeur de la chaudière tubulaire. Et là, c'est le roi du sucre. Connaissez-vous celui qui a inventé le gaz d'éclairage ? Je vais vous y conduire. » Et pendant trois heures, il arpentera le cimetière en tous sens, se dirigeant d'un pas assuré, coupant à travers les tombes, sans même emprunter les sentiers ; il est intarissable, mitraillant de questions et de réponses son élève du jour qu'il laissera harassée, la mémoire en déroute, incapable de retenir à la fois l'emplacement, les noms et les histoires, subjuguée par le personnage.

Il pose parfois ses questions en forme de devinettes : « Savez-vous le nom du gendre de George Sand ? Qui était la mère de la femme de Wagner ? » Il s'arrête, à l'écart d'une allée : « Qui est-ce qui dessinait la tête de Louis-Philippe en forme de poire ? », puis se retournant sur une tombe : « C'est Daumier ! », ou bien il s'enquiert simplement : « Ça vous dit quelque chose celui qui a fait les fortifications ? Connaissez-vous le nègre d'Alexandre Dumas ? » Et comment répondre à la question : « Connaissez-vous Modigliani ? » S'agit-il du peintre ou de sa tombe ? Il enchaîne : « Je vais vous le montrer », ou, si un personnage est à proximité : « On va y passer », comme on passe chez quelqu'un lorsqu'il est vivant. On passe ainsi chez les Hugo, « mais Victor n'est pas là, il est au Panthéon ».

Au bout d'un moment le chercheur est las d'avouer son ignorance qu'il ressent désagréablement, mais ayant pris une courte revanche grâce à Proust et à Colette (savez-vous son vrai nom ?) il s'aperçoit que ce ne sont pas là les bonnes règles du jeu. Ce que le petit père attend de la génération suivante à laquelle il veut transmettre la connaissance, c'est que justement elle ne sache pas. Quelque chose change alors et le dialogue devient invariable : « Savez-vous... ? — Non, dites-le moi. — Venez ! je vais vous le raconter sur place. »

Comme les anciens racontent le mythe de la tribu en suivant du doigt une spirale, il attend de contempler la pierre tombale pour raconter le défunt. S'il a commencé, il s'interrompt, presse le pas, et une fois sur place, prend une voix de récitant. Il livre alors la vie et l'œuvre, le vrai nom s'il y a lieu, la filiation pour les bâtards, les alliances et les amours ratées. La vie affective prime toujours, sauf pour les inventeurs. D'Apollinaire il demande : « Saviez-vous qu'il devait épouser Marie Laurencin ? Mais c'est Jacqueline qui l'a soigné, alors il s'en est amouraché. C'est humain. » Et devant Modigliani : « La femme avec qui il vivait, voyez, c'est la même date, elle s'est jetée par la fenêtre quand il est mort. »

Parfois un détail du tombeau l'incite à quelque jugement d'ordre affectif : « Crozatier, vous croyez qu'il était ébéniste hein ? à cause des meubles ? Il était bronzier, le meilleur. » Et devant le mausolée du statuaire surmonté de son buste en bronze à côté de celui en pierre, décapité, de sa femme, il estime : « Il aurait quand même pu faire un bronze pour sa femme. Je ne trouve pas ça bien de sa part, un bronzier pareil ! » Il fait remarquer qu'un membre de la famille de Léon Daudet est à l'écart du caveau : « Il a dû se passer quelque chose, une dispute entre eux. »

Mais si, comme les femmes, il redonne vie aux familles et aux êtres, plus qu'elles il s'intéresse aux techniques et à l'histoire politique en laissant discrètement filtrer ses opinions. « Et Juliette Dodu ? Il faut la connaître, elle s'est battue en soixante-dix. Je vais vous la montrer. » Son périple longe le Mur des Fédérés, toujours fleuri d'œillets, passe devant la fille de Karl Marx. Des emplacements sont réservés près de Marcel Cachin : « C'est pour ne pas trop laisser approcher les bourgeois. » De Victor Noir, il avoue, pudique, que, « à ce qu'on dit, les femmes stériles se couchent sur lui », mais ne les ayant pas vues lui-même, il préfère raconter l'assassinat du jeune homme par Pierre Bonaparte.

Comment a-t-il constitué son savoir ? Il a quatre-vingt-un ans. Depuis seize ans il vient trois fois par semaine. Il relève des noms sur une liste, puis effectue des recherches en bibliothèque. « A Pompidou, il y a beaucoup de livres. » Avant, il se contentait des bibliothèques de quartier. « On est une dizaine à tout connaître du cimetière et on se passe des tuyaux. » Mais il se plaint des déprédations systématiques — bris de croix et vols de bronzes — dont le Père-Lachaise est l'objet depuis quatre ans. Du petit père nous ne saurons rien, sauf qu'il est né rue Ordener, mais, avisant un fronton orné d'outils sculptés, il remarque : « Avec pied à coulisse et tout, sûrement un grand entrepreneur ! » Et il est sûrement, lui, un vieil ouvrier parisien.

Devant les inscriptions effacées par l'usure, il enseigne ce qui fut gravé : « Ce sont les parents d'Untel ; c'est M^{lle} Lenormand. — Comment le savez-vous ? — Avant, la stèle n'était pas cassée », ou bien : « Il y a seize ans on pouvait lire encore. »

Ils sont une dizaine à garder un trésor, dépositaires de la mémoire collective,

véritables professionnels du souvenir et de la reviviscence, soumettant le cimetière à leur interrogatoire, perpétuant l'alliance entre les vivants et les morts. Évitions de penser au griot, de peur du ridicule. Certes nous sommes à Paris et il existe des archives. Pourtant, nous touchons là à l'ordre du mythe, avec ce parcours initiatique, cette voix de récitant, un mythe des origines qu'offrent les sépultures de tant de créateurs, inventeurs, fondateurs, à de vieux Parisiens ; et la tradition orale des cultures populaires toujours aussi forte, après cent ans de certificat d'études, même quand elle se veut savante.

Le chercheur n'a plus alors qu'une idée : retrouver le petit père. Mais de sa visite suivante, il rentre déprimé, furieux contre lui-même d'avoir contrevenu à ses propres consignes : il ne s'est pas laissé flotter. Il n'a rien vu ni entendu, perdu parmi les tombes, trahi par sa mémoire, indisponible parce qu'il cherchait le petit père, qui n'est pas venu. Toutes les rencontres au Père-Lachaise sont d'égale valeur. Si nous voulons comprendre à quoi sert ce cimetière, il ne faut pas l'attendre d'un informateur privilégié.

30 mars. — Dernière leçon. Il fait froid et humide. La promenade manque de charme, nulle rencontre ne se produit. Et soudain, c'est lui, sa veste bleue et son petit chapeau, qui se dirige vers la sortie. Rejoint, il sourit : « Le temps nous chasse, mais puisqu'on est par-là je vais vous montrer Bichat. C'est une misère ! [une humble stèle entourée de fusains] c'est tout ce qu'ils lui ont fait ! un si grand docteur ! Tenon est là aussi. Sa pierre est quand même mieux. Il y a beaucoup de Juifs dans cette partie ancienne. Voici les Rothschild et puis les Fould. Mais j'ai quelque chose de plus intéressant. » Et devant la vieille stèle de Kohen, « Chirurgien et Pédiacre de Napoléon I^{er} », il conclut : « Les Grognauds, ils ont fait Paris-Moscou à pied sans que personne ne s'occupe d'eux, mais les autres, qui allaient à cheval et en carrosse, eux, ils avaient des pédicures. »

En nous quittant place Léon-Blum, il dit : « A une prochaine fois », mais il ne donne pas de rendez-vous, pas plus qu'il ne précise quels jours sont les siens. La leçon est entendue : la rencontre doit continuer à participer du hasard, et notre recherche ne sera poursuivie qu'à la condition que soit joué le jeu véritable de la découverte personnelle des trépassés. Alors lui et les autres livreront ce que bon leur semblera au gré du lieu ou de leur désir.

Épilogue : pour finir, le chercheur s'est gravement blessé à la main droite et a terminé son article en écrivant péniblement. Peut-être eût-il fallu transmettre oralement les secrets des anciens au lieu de les rendre publics par l'écriture. Mais y a-t-il dans la communauté scientifique un lieu pour raconter ?

Paris, 15 avril 1982.

Résumé

Colette PÉTONNET, *L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien.*
— La ville étant le lieu de tous les brassages, il convient d'étudier ses divers milieux. Cependant, toutes sortes de réalités urbaines, du mobilier aux lieux publics, résistent à l'investigation. Le phénomène urbain de la rencontre, notamment, n'a pas livré ses secrets. Il appartient peut-être à l'ethnologue de les surprendre. La méthode de l'« observation flottante » consiste à rester disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis. Mise à l'épreuve au cimetière du Père-Lachaise, elle fait découvrir, en quelques jours, un usage insoupçonné du cimetière parisien, et l'existence de véritables professionnels du souvenir. Mais ceux-ci ne livrent leur savoir qu'au hasard des rencontres.

Abstract

Colette PÉTONNET, *Floating Observation. A Parisian Cemetery as an Example.*—Many aspects of urban life resist the application of orthodox research techniques. Notably, the urban phenomenon of anonymous encounters ("rencontres" in French) has yet to reveal its secrets. The anthropologist is perhaps particularly well prepared to meet this challenge. The "floating observation" method consists in keeping one's responsiveness, not focussing one's attention upon any specific object. Several days' trails in the Père-Lachaise cemetery of Paris bring to light a heretofore unsuspected use of this space and the existence of genuine memory collectors. The latter, however, reveal their knowledge only through chance encounters.